

bassin. Samdadchiemba était arrivé depuis longtemps, et nous attendait au milieu de la vase qui encombrait la rive; il était encore sans habits, mais sa nudité était couverte par un justaucorps de boue, qui lui donnait un aspect horrible. A cause du peu de profondeur des eaux, la barque ne pouvant aller jusqu'à terre, s'arrêta à une trentaine de pas du rivage. Les bateliers qui nous avaient précédés avaient été obligés de transporter sur leurs épaules les mandarins et les satellites tartares; pour nous, nous ne souffrîmes pas qu'on usât à notre égard du même procédé; nous avions des animaux à notre service, et nous voulûmes en user pour effectuer notre débarquement. Samdadchiemba nous les conduisit tout près de la barque, alors M. Gabet sautant sur le cheval, et M. Huc sur le mulet, nous regagnâmes la terre sans être obligés de monter sur les épaules d'autrui.

Le soleil était sur le point de se coucher. Nous eussions bien désiré camper aussitôt, car nous étions exténués de faim et de fatigue, mais cela n'était pas encore possible: nous avions, nous disait-on, dix *lis* à faire avant de nous débarrasser tout à fait de la boue et des marais. Nous chargeâmes donc nos chameaux, et nous achevâmes dans la peine et la souffrance cette journée de misères. Il était nuit close quand nous pûmes dresser la tente; les forces nous manquèrent pour préparer notre nourriture accoutumée; de l'eau froide et quelques poignées de petit millet grillé furent tout notre souper. Après avoir fait une courte prière, nous n'eûmes qu'à nous laisser aller sur nos peaux de bouc, pour nous endormir profondément.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil sur le pays des Ortous. — Terres cultivées. — Steppes stériles et sablonneuses des Ortous. — Forme des gouvernements tartares-mongols. — Noblesse. — Esclavage. — Rencontre d'une petite lamaserie. — Élection et intronisation d'un Bouddha-vivant. — Régime des lamaseries. — Études Jamâiques. — Violent orage. — Refuge dans des grottes creusées de main d'homme. — Tartare caché dans une caverne. — Anecdote tartaro-chinoise. — Cérémonies des mariages tartares. — Polygamie. — Divorce. — Caractère et costume des femmes mongoles.

Le soleil était déjà haut quand nous nous levâmes. En sortant de la tente, nous jetâmes un coup d'œil autour de nous, pour faire connaissance avec ce nouveau pays que les ténèbres de la veille nous avaient empêchés d'examiner. Il nous parut triste et aride; mais enfin nous fûmes heureux de ne plus apercevoir ni bourbiers ni marécages. Nous avions laissé derrière nous le fleuve Jaune avec toutes ses eaux débordées, et nous entrions dans les steppes sablonneuses de l'*Ortous*.

Le pays d'*Ortous* se divise en sept bannières; il compte cent lieues d'étendue d'occident en orient, et soixante-dix du sud au nord. Le fleuve Jaune l'entoure à l'est, à l'ouest et au nord, et la grande muraille au midi. Ces contrées ont subi, à toutes les époques, l'influence des révolutions politiques qui ont agité l'empire chinois. Les conquérants chinois et tartares s'en sont tour à tour

emparés, et en ont fait le théâtre de guerres sanglantes. Pendant les dixième, onzième et douzième siècles, elles sont demeurées sous la domination des rois de Hia, qui se disaient Tartares d'origine *Thou-Pa* dans le pays de *Si-Fan*. La capitale de leur royaume, nommée *Hia-Tcheou*, était située au pied des monts *Alecha*, entre le Hoang-Ho et la grande muraille. Maintenant cette ville s'appelle *Ning-Hia*, et appartient à la province de *Kan-Sou*. En 1227, le royaume de *Hia*, et par suite l'Ortous, furent enveloppés dans la ruine commune par les victoires de *Tchingghiskhan*, fondateur de la dynastie tartare des *Youen*.

Après l'expulsion des Tartares-Mongols par les *Ming*, les Ortous tombèrent au pouvoir du *Khan* du Tchakar. Ce dernier ayant fait sa soumission aux conquérants manchous, en 1635, les Ortous suivirent son exemple, et furent réunis à l'empire, en qualité de peuples tributaires.

L'empereur *Khang-Hi*, dans le cours de son expédition contre les Éleuts, en 1696, fit quelque séjour parmi les Ortous. Voici ce qu'il disait de ce peuple, dans une lettre écrite au prince son fils, resté à Péking : « Jusqu'ici, « dit-il, j'en'avais point l'idée qu'on doit se former des « Ortous ; c'est une nation très-policée, et qui n'a rien « perdu des anciennes coutumes des vrais Mongols. « Tous leurs princes vivent entre eux dans une union « parfaite, et ne connaissent point la différence *du* « *tien* et *du mien*. Il est inouï de trouver un voleur parmi « eux, quoiqu'ils ne prennent aucune précaution pour « la garde de leurs chameaux et de leurs chevaux. Si « par hasard un de ces animaux s'égaré, celui qui le « trouve en prend soin, jusqu'à ce qu'il en ait décou-

« vert le propriétaire, et il le lui rend alors sans le
« moindre intérêt... Les Ortous sont principalement
« intelligents dans la manière d'élever les bestiaux ; la
« plupart de leurs chevaux sont doux et traitables.
« Les Tchakar, au nord des Ortous, ont la réputation
« de les élever avec beaucoup de soin et de succès ;
« je crois cependant que les Ortous les surpassent
« encore en ce point. Malgré cet avantage, ils ne sont
« pas à beaucoup près aussi riches que les autres Mon-
« gols. »

Cette citation que nous empruntons à l'abbé Grosier, est en tout point conforme avec ce que nous avons pu remarquer chez les Ortous. Il paraît que depuis le temps de l'empereur *Khang-Hi*, ces peuples n'ont nullement changé.

L'aspect du pays que nous parcourûmes pendant notre première journée de marche, nous parut beaucoup se ressentir du voisinage des pêcheurs chinois qui résident sur les bords du fleuve Jaune. Nous rencontrâmes çà et là quelques terres cultivées ; mais rien de plus triste et de plus mauvaise mine que cette culture, si ce n'est peut-être le cultivateur lui-même. Ces misérables agricoles sont des gens mixtes, moitié Chinois, moitié Tartares, n'ayant ni l'industrie des premiers, ni les mœurs franches et simples des seconds ; ils habitent dans des maisons, ou plutôt sous de sales hangars, construits avec des branches entrelacées et grossièrement enduites de boue et de fiente de bœuf. La soif nous ayant forcés d'entrer dans une de ces habitations, pour demander l'aumône d'une écuelle d'eau, nous pûmes nous convaincre que l'intérieur ne démentait en rien la

misère qui apparaissait au dehors. Hommes et animaux, tout vivait pêle-mêle dans l'ordure ; ces demeures étaient bien loin de valoir les tentes mongoles, où du moins l'air n'est pas empesté par la présence des bœufs et des moutons.

La terre sablonneuse que cultivent ces pauvres gens, à part quelque peu de sarrasin et de petit millet, ne produit guère que du chanvre, mais il est d'une grosseur prodigieuse. Quand nous passâmes, quoique la récolte fût déjà faite, nous pûmes pourtant juger de la beauté de la tige, par ce qui en restait dans les champs. Les cultivateurs des Ortous n'arrachent pas le chanvre, quand il est mûr, comme cela se pratique en Chine ; ils le coupent à ras de terre, de manière à laisser une souche grosse d'un pouce de diamètre. Pour traverser ces vastes champs de chanvre, nos chameaux eurent beaucoup à souffrir : ces souches nombreuses, qu'ils rencontraient continuellement sous leurs larges pieds, les forçaient à exécuter des danses bizarres et bien capables d'exciter notre hilarité, si nous n'eussions eu la crainte de les voir se blesser à chaque pas. Au reste, ce qui contrariait si fort la marche de nos chameaux devint pour nous d'un grand secours ; quand nous eûmes dressé la tente, ces résidus de chanvre nous fournirent un facile et abondant chauffage.

Bientôt nous rentrâmes dans la terre des herbes, si toutefois on peut donner ce nom à un pays stérile, sec et pelé comme celui des Ortous. De quelque côté que l'on porte ses pas, on ne rencontre jamais qu'un sol désolé et sans verdure, des ravins rocailleux, des collines marneuses et des plaines encombrées d'un sable fin et

mobile, que l'impétuosité des vents balaye de toute part ; pour tout pâturage, on ne voit que des arbustes épineux, et des espèces de fougères maigres, poudreuses et d'une odeur fétide. De loin en loin seulement, ce sol affreux produit quelques herbes clair-semées, cassantes, et tellement collées à terre que les animaux ne peuvent les brouter sans labourer les sables avec leurs museaux. Ces nombreux marécages, qui avaient fait notre désolation sur les bords du fleuve Jaune, nous finîmes bientôt par les regretter dans le pays des Ortous, tant les eaux y sont rares et la sécheresse affreuse : pas un ruisseau, pas une fontaine où le voyageur puisse se désaltérer ; on ne rencontre que des lagunes et des citernes remplies d'une eau puante et bourbeuse.

Les Lamas avec lesquels nous avions été en rapport dans la Ville-Bleue, nous avaient prévenus des misères que nous aurions à endurer dans le pays des Ortous, surtout à cause de la rareté des eaux ; d'après leur conseil, nous avions acheté deux sceaux en bois, qui nous furent effectivement de la plus grande utilité. Quand nous avions le bonheur de trouver sur notre chemin des flaques, ou des puits creusés par les Tartares, sans nous arrêter à la mauvaise qualité de l'eau, nous en remplissions nos seilles, et nous en usions toujours avec la plus grande économie, comme on ferait d'une rare et précieuse liqueur. Malgré nos précautions, pourtant, il nous arriva plus d'une fois de passer des journées entières sans pouvoir nous procurer une seule goutte d'eau pour humecter un peu nos lèvres. Cependant nos privations personnelles étaient encore peu de chose, en comparaison de la peine que nous éprouvions en voyant nos animaux

manquer d'eau presque tous les jours, dans un pays où ils n'avaient jamais à brouter que quelques plantes desséchées, et en quelque sorte calcinées par le nitre ; aussi maigrissaient-ils à vue d'œil. Après quelques journées de marche, le cheval prit un aspect pitoyable ; il s'en allait baissant la tête jusqu'à terre, et paraissant à chaque pas devoir succomber de défaillance ; les chameaux se balançaient péniblement sur leurs longues jambes, et leurs bosses amaigries se penchaient sur leur dos, semblables à des sacs vides.

Les steppes des Ortous, quoique si dépourvues d'eaux et de bons pâturages, n'ont pas été pourtant abandonnées par les animaux sauvages. On y rencontre fréquemment des écureuils gris, des chèvres jaunes à la jambe svelte et légère et des faisans au plumage élégant. Les lièvres y abondent, et ils sont si peu farouches, qu'ils ne se donnaient pas même la peine de fuir à notre approche ; ils se soulevaient avec curiosité sur leurs pattes de derrière, dressaient leurs oreilles, et nous regardaient passer avec indifférence. Au reste, ces animaux vivent toujours sans inquiétude ; car, à part quelques rares Mongols qui s'adonnent à la chasse, il n'y a jamais là personne pour les inquiéter.

Les troupeaux que nourrissent les Tartares des Ortous, sont peu nombreux, et bien différents de ceux qui paissent parmi les gras pâturages du Tchakar ou de Gechekten. Les bœufs et les chevaux nous parurent surtout misérables ; les chèvres, les moutons et les chameaux avaient assez bonne mine ; cela vient sans doute de ce que ces derniers animaux aiment beaucoup à brouter les plantes imprégnées de salpêtre, au lieu que les bœufs

et les chevaux affectionnent les frais pâturages et les eaux pures et abondantes.

Les Mongols des Ortous se ressentent beaucoup de la misère du pays qu'ils occupent. Pendant notre voyage, nous n'eûmes pas lieu de nous apercevoir que, depuis le temps de l'empereur Khang-Hi, ils se fussent beaucoup enrichis. La plupart demeurent sous des tentes composées de quelques lambeaux de feutre ou de peaux de chèvre ajustés sur un misérable échafaudage ; le tout est tellement vieux et sale, tellement délabré par le temps et les orages, qu'on soupçonnerait difficilement qu'elles pussent servir de demeure à des hommes. S'il nous arrivait de camper auprès de ces pauvres habitations, aussitôt nous recevions la visite d'une foule de malheureux, qui se prosternaient à nos pieds, se roulaient à terre, et nous donnaient les titres les plus magnifiques pour obtenir quelque aumône. Nous n'étions pas riches ; mais nous ne pouvions nous dispenser de les faire participer au petit trésor que nous tenions de la bonté de la Providence. Nous leur donnions quelques feuilles de thé, une poignée de farine d'avoine, du petit millet grillé, et quelquefois un peu de graisse de mouton. Hélas ! nous eussions aimé à leur offrir davantage ; mais nous étions forcés de donner peu, parce que nous avions peu nous-mêmes. Les Missionnaires sont, eux aussi, des pauvres, qui vivent des aumônes que leur distribuent tous les ans leurs frères d'Europe.

Si l'on ne connaissait les lois qui régissent les Tartares, on comprendrait difficilement comment des hommes peuvent se condamner à passer leur vie dans le misérable pays des Ortous, tandis que la Mongolie offre de

toutes parts des contrées immenses, désertes, et où les eaux et les pâturages se rencontrent en abondance. Quoique les Tartares soient nomades, et sans cesse errants de côté et d'autre, ils ne sont pas libres pourtant d'aller vivre dans un pays autre que le leur; ils sont tenus de demeurer dans leur royaume et sous la dépendance de leur maître; car, il faut le dire, parmi les tribus mongoles, l'esclavage est encore dans toute sa vigueur. Pour bien comprendre le degré de liberté dont peuvent jouir ces peuples au milieu de leurs contrées désertes, il est bon d'entrer dans quelques détails sur la forme de leur gouvernement.

La Mongolie est divisée en plusieurs souverainetés, dont les chefs sont soumis à l'empereur de la Chine. Tartare lui-même, mais de race manchoue; ces chefs portent des titres qui correspondent à ceux de rois, de ducs, de comtes, de barons, etc. Ils gouvernent leurs États selon leur bon plaisir, et sans que personne ait le droit de s'immiscer dans leurs affaires; ils ne reconnaissent pour suzerain que l'empereur de la Chine. Quand il s'élève entre eux des différends, ils ont recours à Péking, au lieu de se donner des coups de lances, comme cela se pratiquait autrefois, au moyen âge de l'Europe, parmi ces petits souverains si guerroyeurs et si turbulents, ils se soumettent toujours avec respect aux décisions de la cour de Péking, quelles qu'elles puissent être. Bien que les souverains mongols se croient tenus d'aller tous les ans se prosterner devant le *filz du ciel*, maître de la terre, ils soutiennent cependant que le *Grand-Khan* n'a pas le droit de détronner les familles régnantes dans les principautés tartares. Il peut casser le roi pour des causes

graves; mais il est obligé de mettre à la place un de ses enfants. La souveraineté appartient, disent-ils, à telle famille, ce droit est inamissible, et c'est un crime de prétendre l'en déposséder.

Il y a peu d'années, le roi de *Barrains* (1) fut accusé à Péking de machiner une révolte contre l'Empereur; il fut jugé par les tribunaux suprêmes, sans être entendu, et condamné à être raccourci par les deux bouts. L'esprit de la loi voulait qu'on lui coupât les pieds et la tête. Le roi fit donner des sommes énormes à ceux qui devaient veiller à l'exécution de l'édit impérial, et on se contenta de lui couper sa tresse de cheveux, et de lui arracher la semelle de ses bottes. On écrivit à Péking que l'ordre avait été exécuté, et la chose en resta là. Le roi pourtant cessa de régner, et son fils monta sur le trône.

Quoique, d'après une espèce de droit coutumier, le pouvoir doit toujours rester dans la même famille, on ne peut pas dire toutefois qu'il y ait quelque chose de bien fixe à cet égard. Rien de plus vague et de plus indéterminé, que les rapports qui existent entre les souverains tartares et le *Grand-Khan* ou empereur de la Chine, dont la volonté toute-puissante est au-dessus de toutes les lois et de tous les usages. Dans la pratique, l'Empereur a le droit de faire tout ce qu'il fait, et ce droit ne lui est contesté par personne. Si des cas douteux et contestés viennent à surgir, la force en décide.

En Tartarie, toutes les familles qui ont quelque lien de parenté avec le souverain, constituent une noblesse, ou caste patricienne, à qui appartient le sol tout entier.

(1) *Barrains* est une principauté située au nord de Péking, et l'une des plus célèbres de la Tartarie mongole.

Ces nobles, qu'on nomme *Taitsi*, sont distingués par un globule bleu qui surmonte leur bonnet; c'est parmi eux que les souverains des divers États choisissent leurs ministres, qui sont ordinairement au nombre de trois; on les nomme *Toutzelaktsi*, c'est-à-dire, homme qui aide ou qui prête son ministère. Cette dignité leur donne le droit de porter le globule rouge. Au-dessous des *Toutzelaktsi*, sont les *Touchimel*, officiers subalternes qui sont chargés des détails de l'administration. Enfin, quelques secrétaires ou interprètes, qui doivent être versés dans les langues mongole, mantchoue et chinoise, complètent la hiérarchie.

Dans le pays des Khalkhas, au nord du désert de Gobi, on trouve une contrée entièrement occupée par les *Taitsi*; on les croit descendants de la dynastie mongole, fondée par *Tchinggiskhan*, et qui occupa le trône impérial depuis l'an 1260 jusqu'en 1341. Après la révolution qui rendit aux Chinois leur indépendance nationale, ils se réfugièrent parmi les Khalkhas, obtinrent sans peine une portion de leur immense territoire, et adoptèrent la vie nomade qu'avaient menée leurs ancêtres, avant la conquête de la Chine. Ces *Taitsi* passent leurs jours dans la plus grande indépendance, sans être soumis à aucune charge, sans payer de tribut à personne, et sans reconnaître aucun souverain. Leurs richesses se composent de tentes et de bestiaux. La terre des *Taitsi* est le pays mongol où l'on trouverait retracées le plus exactement les mœurs patriarcales, telles que la *Bible* nous les dépeint dans les vies d'Abraham, de Jacob et des autres pasteurs de la Mésopotamie.

Les Tartares qui ne sont pas de famille princière sont

esclaves; ils vivent sous la dépendance absolue de leurs maîtres. Outre les redevances qu'ils doivent payer, ils sont tenus de garder les troupeaux de leurs maîtres; il ne leur est pas défendu d'en nourrir aussi pour leur propre compte. On se tromperait beaucoup, si l'on s'imaginait qu'en Tartarie l'esclavage est dur et cruel, comme il l'a été chez certains peuples; les familles nobles ne diffèrent presque nullement des familles esclaves. En examinant les rapports qui existent entre elles, il serait difficile de distinguer le maître de l'esclave; ils habitent les uns et les autres sous la tente, et passent également leur vie à faire paître des troupeaux. On ne voit jamais parmi eux le luxe et l'opulence se poser insolemment en face de la pauvreté. Quand l'esclave entre dans la tente du maître, celui-ci ne manque pas de lui offrir le thé au lait; ils fument volontiers ensemble, et se font mutuellement l'échange de leurs pipes. Aux environs des tentes, les jeunes esclaves et les jeunes seigneurs folâtraient et se livrent aux exercices de la lutte, pèle-mêle et sans distinction; le plus fort terrasse le plus faible, et voilà tout. Il n'est pas rare de voir des familles d'esclaves devenir propriétaires de nombreux troupeaux, et couler leurs jours dans l'abondance. Nous en avons rencontré beaucoup qui étaient plus riches que leurs maîtres, sans que cela donnât le moindre ombrage à ces derniers. Quelle différence entre cet esclavage et celui qui existait à Rome, par exemple, où le citoyen romain, en faisant l'inventaire de sa maison, classait les esclaves avec le mobilier! Aux yeux de ces maîtres orgueilleux et cruels, l'esclave ne méritait pas même le nom d'homme; on l'appelait sans façon une chose domestique: *res domestica*. L'es-

clavage, parmi les Tartares mongols, est même moins dur et moins outrageant pour l'humanité, que le servage du moyen âge; les seigneurs mongols ne donnent jamais à leurs esclaves ces humiliants sobriquets, qui servaient autrefois à désigner les serfs; ils les appellent frères, mais jamais vilains, jamais canailles, jamais gent taillable et corvéable à merci.

La noblesse tartare a droit de vie et de mort sur ses esclaves; elle peut se rendre justice elle-même vis-à-vis des siens, jusqu'au point de les faire mourir; mais ce privilège ne s'exerce pas arbitrairement. Quand l'esclave a été mis à mort, un tribunal supérieur juge l'action du maître, et s'il est convaincu d'avoir abusé de son droit, le sang innocent est vengé. Les Lamas qui appartiennent aux familles esclaves, deviennent libres en quelque sorte, en entrant dans la tribu sacerdotale; on ne peut exiger d'eux ni corvées, ni redevances; ils peuvent s'expatrier et courir le monde à leur fantaisie, sans que personne ait le droit de les arrêter.

Quoique les rapports de maître à esclave soient en général pleins d'humanité et de bienveillance, il est pourtant des souverains tartares qui abusent de leur prétendu droit, pour opprimer leurs peuples et en exiger des tributs exorbitants. Nous en connaissons un qui use d'un système d'oppression vraiment révoltant. Il choisit parmi ses troupeaux, les bœufs, les chameaux, les moutons, les chevaux les plus vieux et les plus malades, puis il en confie la garde aux riches esclaves qui sont dans ses États; ceux-ci ne peuvent trouver mauvais de faire paître les bestiaux de leur souverain seigneur; ce doit être même un grand honneur pour

eux. Après quelques années, le roi redemandant ses animaux, qui sont presque tous morts de maladie ou de vieillesse, va choisir, parmi les troupeaux de ses esclaves, les plus jeunes et les plus vigoureux; souvent même, ne se contentant pas de cela, il en exige le double ou le triple. Rien de plus juste, dit-il; car pendant deux ou trois ans mes animaux ayant pu se multiplier, il doit me revenir un grand nombre d'agneaux, de poulains, de veaux et de chamelons.

L'esclavage, quelque mitigé, quelque doux qu'on le suppose, ne peut jamais être en harmonie avec la dignité de l'homme; il a été aboli en Europe, et un jour, nous l'espérons, il le sera aussi parmi les nations mongoles. Mais cette grande révolution s'opérera, comme partout, sous l'influence du christianisme. Ce ne seront pas les faiseurs de théories politiques, qui affranchiront ces peuples nomades; cette œuvre sera encore celle des prêtres de Jésus-Christ, des prédicateurs du saint Évangile, charte divine où sont consignés les véritables droits de l'homme. Aussitôt que les Missionnaires auront appris aux Mongols à dire: Notre Père qui êtes aux cieux... l'esclavage tombera en Tartarie, et on y verra grandir l'arbre de la liberté à côté de la croix.

Après quelques journées de marche à travers les sables des Ortous, nous remarquâmes sur notre passage une petite lamaserie, richement bâtie dans un site pittoresque et sauvage. Nous passâmes outre, sans nous arrêter. Déjà nous en étions éloignés d'une portée de fusil, lorsque nous entendîmes derrière nous comme le galop d'un cheval. Nous tournâmes la tête, et nous aperçûmes un Lama qui venait à nous avec empressement. —

Frères, nous dit-il, vous êtes passés devant notre *soumé* (lamaserie) sans vous arrêter ; est-ce que vous seriez si pressés que vous ne puissiez vous reposer un jour, et faire vos adorations à notre saint ? — Oui, nous sommes assez pressés ; notre voyage n'est pas de quelques jours, nous allons dans l'Occident. — A votre physionomie, j'ai bien connu que vous n'étiez pas de race mongole ; je sais que vous êtes de l'Occident ; mais puisque vous devez faire une si longue route, vous ferez bien de vous prosterner devant notre saint, cela vous portera bonheur. — Nous ne nous prosternons pas devant les hommes ; les véritables croyances de l'Occident s'opposent à cette pratique. — Notre saint n'est pas simplement un homme, vous ne pensez peut-être pas que dans notre petite lamaserie, nous avons le bonheur de posséder un *Chaberon*, un Bouddha vivant. Il y a deux ans qu'il a daigné descendre des saintes montagnes du Thibet ; actuellement, il est âgé de sept ans. Dans une de ses vies antérieures, il a été le grand Lama d'un magnifique *soumé* situé dans ce vallon, et qui a été détruit, à ce que disent les livres de prières, du temps des guerres de *Tching-Kis*. Le saint ayant reparu depuis peu d'années, nous avons construit à la hâte un petit *soumé*. Venez, frères, notre saint élèvera sa main droite sur vos têtes, et le bonheur accompagnera vos pas. — Les hommes qui connaissent la sainte doctrine de l'Occident, ne croient pas à toutes ces transmigrations des *Chabérons*. Nous n'adorons que le Créateur du ciel et de la terre ; son nom est Jehovah. Nous pensons que l'enfant que vous avez fait supérieur de votre *soumé*, est dépourvu de puissance ; les hommes n'ont rien à espérer ni rien à

craindre de lui... Le Lama, après avoir entendu ces paroles, auxquelles, certainement, il ne s'attendait pas, demeura stupéfait. Peu à peu sa figure s'anima, et finit par prendre l'expression de la colère et du dépit. Il nous regarda fixement à plusieurs reprises ; puis, tirant à lui la bride de son cheval, il nous tourna le dos, et s'éloigna rapidement, en marmottant entre ses dents quelques paroles dont nous ne pûmes saisir le sens, mais que nous nous gardâmes bien de prendre pour une formule de bénédiction.

Les Tartares croient d'une foi ferme et absolue à toutes ces diverses transmigrations ; ils ne se permettraient jamais d'élever le moindre doute sur l'authenticité de leurs *Chabérons*. Ces Bouddhas vivants sont en grand nombre, et toujours placés à la tête des lamaseries les plus importantes. Quelquefois ils commencent leur carrière modestement dans un petit temple, et s'entourent seulement de quelques disciples. Peu à peu leur réputation s'accroît dans les environs, et la petite lamaserie devient bientôt un lieu de pèlerinage et de dévotion. Les Lamas voisins, spéculant sur la vogue, viennent y bâtir leur cellule ; la lamaserie acquiert, d'année en année, du développement et devient enfin fameuse dans le pays.

L'élection et l'intronisation des Bouddhas vivants se font d'une manière si singulière, qu'elle mérite d'être rapportée. Quand un grand Lama s'en est allé, c'est-à-dire quand il est mort, la chose ne devient pas pour la lamaserie un sujet de deuil. On ne s'abandonne ni aux larmes ni aux regrets ; car tout le monde sait que le *Chaberon* va bientôt reparaitre. Cette mort apparente n'est